

FAITES À CE QUE LE DEUIL SOIT CULTIVÉ

La terre est le miroir des hommes. Depuis les temps immémoriaux la terre est un élément de propriété primordiale qui constitue le topos intime nécessaire à la stabilité de la psyché humaine. La perte de celle-ci constitue symboliquement l'état d'un arrachement douloureux...que veut-il dire donc vivre la douleur du double attachement/arrachement par le biais d'une épiphanie créative articulée autour d'une reto/introspective inconsciente ?

La cultivation comme pratique et processus entend la sortie du chaos et la rentrée vers l'ordre de l'articulation symbolique et réelle, cultiver une terre veut dire aussi la domestication du vivant pour lui donner un ordre de vie dans un rapport de dépendance réciproque entre les parties prenante. Qu'en est-il alors de la perte ? peut-on cultiver un sentiment qui par essence représente l'absence qui pèse ? Qu'est-ce qu'on cultive finalement ?

Le deuil est essentiellement d'état d'un décalage entre la chose perdue qui n'est plus et la conscience qui la cherche toujours, une sorte de rendez-vous raté dans le carrefour du spatiotemporel, qui s'achève souvent avec une remarque probablement improbable « *si seulement j'étais venu quelques instants en avance...* ». Ce n'est point la question qu'a posée Souad El Maysour dans son travail, c'était plutôt « Et si je vois où ça peut mener » Cette introspective a opté pour les signes du hasard pour la guider à l'origine nébuleuse là où tout a commencé. Dans une sorte de réincarnation rendue possible par la trace, Souad se trouve dans une terre qui a façonné l'esprit de son père et aussitôt rendue de cet esprit un exilé du familier et du hasard. Dans cette entreprise qui est restée depuis longtemps en gestation profonde, Souad El Maysour s'immerge dans le paysage du retour éternel de la terre comme socle premier et condition primordiale à la création du sens. Elle commence par mettre les mains dans la terre, le geste semblait être familier, la texture et l'odeur commençaient à se révéler sans pour autant attirer

une attention particulière...et par conséquence ce n'était pas une manifestation ou une recherche du temps perdu.

C'était un continuum d'un mouvement tourmenté mais aussi extatique dans le sens où son être sera la main du deuil et de son objet qui se laissent faire/être à travers elle. La familiarité commence à peser et dans un mouvement d'introspective une épiphanie douloureuse se manifeste sur l'horizon des affections contradictoires. Un appel à la persistance d'un geste répétitif émane de la profondeur de son âme comme pour dire « Ma fille ! **fais que je vois** cette terre dépossédée car en elle tu me verras, et tu verras l'histoire de cet exil que j'ai porté dans ma main et sus mes épaules jusqu'à la dernière gare ». Elle n'a pas essayé ni de saisir l'image ni de figer l'appel mais plutôt de continuer le geste laborieux pour cultiver un deuil qui poussait depuis la profondeur d'un rapport ambivalent et curieux avec ses origines.

Le fait d'être dans une terre qui ne lui appartient pas mais qui tout de même l'a accueillie selon la coutume a poussé Souad à offrir aussi des grains comme un acte polysémique de gratitude mais aussi d'hommage à tout ceux et celles qui sont devenus des oubliés de l'histoire des arrachements identitaires et culturels.

L'artiste a ressenti le besoin de créer un poème vivant avec une langue qui n'a pas besoin d'être perceptible par l'œil nu mais plutôt par la sensibilité engagée face à l'injustice, sur une terre dans laquelle elle a vécue par procuration psychologique comme pour faire en sorte à ce que « **l'eau de la mer** (qui fait la séparation et l'exile) **soit douce** » et que la présence absente soit une partie intégrante d'un paysage désormais qui est le sien, en recréant désormais une familiarité qui ne désire pas une éternité béate mais un ancrage qui s'entend et qui se voit.

Mars 2020, ce texte s'est échappé soudainement d'un esprit confiné

Mohammed Hamdouni

